

descendre sur un olivier de la grotte Rienoulon, pourrait-elle dire qu'elle est l'Immaculée-Conception? Il faut bien croire que les enfants et les simples d'esprit à qui nos curés rebattent les oreilles de l'Immaculée Conception se la représentent, dans leur imagination naïve, comme une créature vivante, comme une manière de divinité, à qui il faut rendre un culte particulier.

« L'enfant, continuant ses interrogations, demanda à Madame l'Immaculée-Conception ce qu'elle souhaitait pour s'être dérangée ainsi, et la dame à la ceinture bleue répondit :

«—Je veux la prière du matin et du soir, qui est négligée dans votre pays.

« N'êtes-vous pas un peu bien surpris du sans-façon avec lequel on fait descendre du ciel la Sainte-Vierge ou le bon Dieu pour des intérêts aussi puéris? La Sainte-Vierge avait jadis quitté le ciel pour venir révéler aux bergers de la Salette que les pommes de terre étaient malades; elle avait fait depuis le voyage de Lourdes pour augmenter le volume d'une source qui coulait d'un rocher. La voilà cette fois qui se dérange à nouveau pour conseiller à une morveuse de huit ans de mieux faire sa prière le matin et le soir.

« Oui, c'est une épidémie, une épidémie d'hallucinations religieuses, que l'imagination populaire transforme en miracles. Nous revenons aux jours du moyen âge.»

Nous ne savons si la Ste. Vierge est apparue à une petite fille à Rienoulon. L'histoire est peut-être fautive. Elle a peut-être été inventée par quelque philosophe lui-même pour se donner une occasion de plaisanter quelque peu sur les croyances catholiques. Nous imiterons la réserve que l'Eglise apporte toujours dans ces circonstances où elle ne se prononce que lorsqu'elle a devant elle infailliblement plus de preuves que n'en exigent les hommes dans la constatation de quelque fait scientifique ou judiciaire.

Quant aux miracles de la Salette et de Lourdes, nous aimons autant en croire les témoignages de centaines de malades qui ont été guéris, d'aveugles qui ont vu clair, de sourds qui ont entendu, de boiteux et de rachitiques qui sont devenus droits et sains, de milliers de personnes qui ont de leurs propres yeux vu ces choses, et même de quelques penseurs comme M. Francisque Sarcey qui ont incliné leurs fronts de philosophes devant ces choses et se sont franchement convertis au catholicisme; nous aimons autant, disons-nous, en croire ces témoignages que l'assertion de M. Francisque Sarcey qui n'a rien vu; ou à qui, s'il a vu, on peut appliquer ces paroles de Jésus-Christ, que M. Francisque Sarcey admettra, nous l'espérons, avoir été pour le moins un aussi grand philosophe que lui: «Vous ressuscitez des morts sous les yeux de ces gens-là, qu'ils ne croiraient pas encore.»

Mais ce n'est pas à cela que nous voulons nous arrêter maintenant.

Il y aurait bien quelque chose à redire à ce que le ton de l'article de M. Francisque Sarcey s'attaque non-seulement à l'authenticité des miracles de la Salette et de Lourdes, mais à la possibilité même des miracles. Mais comment insister sur la possibilité, sur la nécessité même des miracles? Comment prétendre qu'il lui soit fort bien arrivé qu'il plaise quelquefois à Dieu d'en faire, lorsque, par exemple, il veut ramener violemment au bien une nation qu'il aime et qui s'en va au diable?... Cela répugne à la raison de M. Francisque Sarcey: donc cela n'est pas. On est philosophe, ou on ne l'est pas: si on est philosophe, on ne croit que ce que l'on comprend; ce que l'on ne comprend pas n'existe pas, ne peut pas exister.

Ce petit rien, ami lecteur, que vous mettez dans la terre devient un arbre touffu, une fleur aux brillantes couleurs: Simple et modeste, vous ne comprenez pas cette transformation merveilleuse, mais vous y voyez la main de Dieu et vous admirez, vous croyez. Mais M. Francisque Sarcey n'y voit pas la sorte. M. Francisque Sarcey, voyez-vous, est un philosophe, un écrivain français: il raisonne, il se rend compte de toutes choses, il comprend cette métamorphose; il ne pourrait vous l'expliquer, c'est vrai, mais il peut se l'expliquer à lui-même et cela suffit, il croit. Et c'est bien heureux qu'il croie, car s'il ne croyait pas, c'est qu'il ne comprendrait pas, et s'il ne comprenait pas, cela n'existerait pas; il n'y aurait ni arbres, ni fleurs dans le monde; il n'y aurait que des apparences, des images, des formes d'arbres et de fleurs. Vous auriez beau dire à M. Francisque Sarcey: Je vois un arbre, une fleur; M. Francisque Sarcey vous s'y répondrait: Non, mon ami, vous vous trompez; vous croyez voir, mais vous ne voyez pas, c'est une hallucination, c'est ce que vous êtes convenu d'appeler un miracle. En vain mille personnes soutiendraient votre dire; M. Francisque Sarcey maintiendrait que ces mille personnes se trompent comme vous.

Mais, encore une fois, nous ne faisons ces remarques qu'en passant; ce que surtout nous voulions dire à M. Francisque Sarcey, en supposant que ces lignes d'un pauvre Canadien catholique aient jamais l'honneur de tomber sous ses yeux de philosophe, c'est ceci:

Voltaire, cet homme qu'un certain nombre d'écrivains français, reniant Jésus-Christ, mettent à sa place, dit quelque part que, s'il n'y avait pas de religion, il faudrait en inventer une.

Fut-il jamais un peuple, monsieur, à qui cette vérité fût plus applicable qu'au peuple français, et, fut-il jamais un temps où il eût plus besoin d'une religion? Avec sa nature ardente et passionnée, que deviendra-t-il sans un frein religieux et moral? Que les philosophes aient assés du point d'honneur et du sentiment de la dignité humaine pour mener une vie sans tache, nous en doutons fort; mais ce qui est certain, c'est que pour le peuple, cela n'est pas suffisant.

Or donc, monsieur, quand vous écrivez de si brillants articles contre les miracles et contre ce que vous appelez les supersti-

tions du culte catholique, que faites-vous? vous travaillez à détruire, en autant qu'il est en vous, une religion indispensable à vos compatriotes; quand vous serez parvenu à leur faire accroire que leurs prêtres et leurs évêques les trompent ou se trompent eux-mêmes en les invitant à ajouter foi aux miracles de La Salette et de Lourdes, vous les aurez convaincus qu'il ne doivent plus les croire en rien.

Et quand vous aurez réussi à atteindre ce but, que mettrez-vous en échange dans les âmes de vos concitoyens? Quelle nouvelle religion leur inculquerez-vous?

Ah! assurément, monsieur, vous pouvez assigner à votre plume habile une mission plus noble, plus digne d'elle et surtout plus utile. Il est bien d'autres choses à faire en France à l'heure actuelle que de déverser le ridicule sur les opinions religieuses de la majorité de vos compatriotes. Il y a à satisfaire bien d'autres besoins infiniment plus impérieux, il y a à opérer bien d'autres réformes plus urgentes, plus nécessaires.

Car après tout, monsieur, les croyances du culte catholique n'ont pas précisément pour effet d'abrutir et d'hébéter les âmes. Ceux qui les professent et les mettent en pratique ne sont pas inférieures à ceux qui les rejettent, soit dans les sciences, dans les arts ou dans les lettres. Nos industriels, nos magistrats, nos hommes de professions libérales sont aussi intelligents que les vôtres, et surtout sont aussi honnêtes et intègres.

Avez-vous eu, durant la dernière guerre, de meilleurs et de plus courageux soldats que les zouaves pontificaux, qui pourtant sont confits dans les superstitions catholiques? Et que vous faut-il maintenant, sinon de bons et braves soldats? Quand ce ne serait qu'en vue de ce besoin essentiel, laissez donc vos jeunes gens se pénétrer des idées catholiques; aucune croyance, soyez-en sûr, n'est plus propre à former des soldats que celle qui fait dire au jeune homme en présence de l'ennemi: Je vais mourir non seulement pour ma patrie que j'aime, mais pour mon Dieu qui le veut et qui me tend une couronne là-haut.

Préférez-vous les philosophes voyous de la Commune qui eux aussi combattent les idées catholiques et morales en massacrant les prêtres et les magistrats sans défense, et se sauvent comme de misérables lâches en face de l'ennemi?

Vous vous écriez sur un ton que, malgré notre respect pour vous, nous ne pouvons nous empêcher de trouver «un peu fastidieux et légèrement ridicule.»

«Je me souviendrai toujours du sentiment de pitié dont je fus saisi lorsque, un jour, ouvrant un livre qui appartenait à une petite fille, j'y trouvai écrite de sa main une prière dont le titre seul indique l'esprit:

PRIÈRE POUR QUE PAPA SE CONVERTISSE.

«—Et vous permettez, dis-je à la mère, que votre fille copie cela, et vous le lui faites répéter tous les soirs!

—Mais, sans doute!

—Et c'est ainsi que vous l'instruisez à respecter son père! «Hélas! il n'est que trop vrai! le père est un étranger dans sa famille qui gouverne le prêtre! Le pauvre homme! c'est lui qui nourrit tout le monde de son travail, et on l'en récompense en priant pour qu'il ne soit plus méchant, maudit de Dieu et condamné aux flammes éternelles. Quelle misère! et dire que c'est partout comme cela!»

Hélas! oui, monsieur, dans les familles catholiques, une jeune fille qui a un père ivrogne, blasphémateur ou impie, n'est pas obligée, sous peine de manquer de respect à l'auteur de ses jours, de ne pas s'en apercevoir, et s'il arrive quelquefois que ce dernier s'oublie en sa présence et donne un libre cours aux mauvais sentiments dont son cœur est rempli, elle n'est pas tenue, d'après la doctrine catholique, d'être sourde ni aveugle, et il lui est permis et même commandé de prier pour son père, et sa mère a le droit de lui rappeler ce devoir.

Voyez-vous, lecteur, un si grand mal à cela?

Pour notre part, nous en sommes si éloigné, que nous nous permettrons, en terminant, d'exprimer un souhait que nous faisons dans l'intérêt de M. Sarcey: c'est d'être, lui aussi, l'heureux père d'une jeune fille catholique qui s'impose chaque soir la tâche pieuse de réciter

UNE PRIÈRE POUR QUE PAPA SE CONVERTISSE.

A. B. LONGPRÉ

L'HON. JOSEPH HOWE.

On lit dans le *Nouvel-Monde*:
Huit jours à peine après la disparition de Sir G. E. Cartier de la scène politique la mort enlevait un autre homme qui avait joué sur un théâtre plus restreint un rôle tout aussi considérable que le défunt Baronet L'hon. Jos. Howe, lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse depuis trois semaines seulement, est décédé le 31 mai, à Halifax, à l'âge de 69 ans. Il était né à Halifax en 1804. De bonne heure il apprit le métier d'imprimeur et à 24 ans il était propriétaire et rédacteur du *Nova Scotian*, feuille hebdomadaire qui vit encore aujourd'hui. M. Howe n'a jamais fait de cours classique, mais il avait pour l'étude et la lecture une véritable passion. Dès l'âge de 15 à 16 ans il publiait quelque pièce de vers qui lui commencent une renommée. Mais c'est en qualité de journaliste et d'orateur qu'il a jeté le plus vif éclat. A cette époque le gouvernement responsable n'existait pas plus à la Nouvelle-Ecosse que dans le reste des possessions anglaises de l'Amérique du nord. Une oligarchie hautaine et sans dignité régnait partout, accaparant les dignités, les honneurs et les positions lucratives.

M. Howe lui fit une guerre sans relâche et sans merci. Il publia sous le titre de *Legislative Reviews* une série d'articles où il dénonçait dans les termes les plus violents la corruption administrative et législative non-seulement dans le gouvernement général, mais encore dans les conseils municipaux. Ces philippiques lui valurent une poursuite de la part de la Corporation d'Halifax. Ce fut un de ses plus grands triomphes. Il plaida sa propre cause et réussit sur toute la ligne. Cet acte d'éclat l'avait mis en vue et en 1835, âgé de 31 ans

seulement, il entra dans la législature de sa province. En 1840 il acceptait un poste dans le cabinet qu'il abandonna quatre ans après pour reprendre le poste de rédacteur du *Nova Scotian* qu'il avait cédé à M. Annand, aujourd'hui premier ministre de la Nouvelle-Ecosse.

M. Howe a été l'un des rédacteurs les plus assidus et les autorisés du *Morning Chronicle* d'Halifax qui est devenu le journal le plus influent de la province. Et c'est en grande partie à lui qu'il doit sa popularité.

M. Howe acquit bientôt une position prépondérante et il se trouva placé à la tête du parti libéral qu'il conduisit à la victoire en maintes circonstances.

Le grand triomphe de sa vie a été son opposition au projet de la Confédération. Il abandonna un poste important, celui de surintendant des pêcheries, pour rentrer dans la politique active. Il se jeta dans la lutte avec l'ardeur d'un jeune homme.

Il répandit à flots les brochures et les discours, créa une agitation extrême, souleva si bien l'opinion publique que la législature n'osa passer le projet de la conférence de Québec et qu'elle se contenta d'envoyer des délégués à celle de Londres. C'est de là que sortit la constitution qui nous régit maintenant. L'opposition de M. Howe ne finit point avec l'adoption de l'Acte impérial. Les élections de 1867 se firent au cri du rappel de l'Union, et sur dix-neuf représentants que la Nouvelle-Ecosse avait droit d'envoyer au Parlement fédéral, 18 étaient contre la Confédération et le 19^{ème}, le Dr. Tupper, n'était élu en sa faveur que par 89 voix de majorité. Dans le Parlement local, il n'y avait que deux membres favorables au nouvel état de choses.

Une délégation fut envoyée en Angleterre pour demander le rappel de l'Union; John Bright prit sa cause en main; prononça de magnifiques discours en faveur de cette mesure; mais les chambres refusèrent d'accorder cette demande.

M. Howe revint au Canada et persuada que la Nouvelle-Ecosse devait accepter la situation et tirer le meilleur parti possible du nouvel état de choses, il entra en négociations avec le gouvernement canadien et jeta les bases d'un arrangement qui fut conclu en 1869 et par lequel la province rebelle fut pacifiée, M. Howe accepta un portefeuille qu'il garda jusqu'au mois de mai dernier, alors qu'il fut nommé lieutenant-gouverneur de sa province natale.

Comme orateur, M. Howe n'a rencontré dans les Communes qu'un seul rival digne de lui, et c'était l'hon. Thomas d'Arcy McGee, qui était probablement son supérieur. Bien de beau comme la lutte qui eut lieu durant la session de 1867 et dans laquelle les adversaires déployèrent à la fois toutes leurs ressources. Le souvenir en restera longtemps dans la mémoire de ceux qui ont pu y assister.

Comme nous le disions dans le cours de la dernière session, le départ de M. Howe laisse le parti libéral de la Nouvelle-Ecosse sans chef et sans représentant dans le Cabinet. Ce parti est encore nombreux et puissant; reste à savoir ce qu'il fera dans les nouvelles circonstances où il se trouve placé. Acceptera-t-il M. Tupper et M. James McDonald pour *leaders*, ou se jettera-t-il dans l'Opposition? Le refus de M. Coffin d'accepter un siège dans le Cabinet pourrait donner à supposer qu'il adopterait la dernière alternative.

Les événements ne tarderont point à nous renseigner sur ce point.

Les funérailles de l'hon. Jos. Howe, lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, ont eu lieu au milieu d'un concours immense et des cérémonies militaires les plus imposantes. Les équipages des navires de guerre anglais qui se trouvaient dans le port y ont assisté et formaient la haie. Le corps était exposé sur un lit de parade et 25 000 personnes sont venues jeter un coup-d'œil sur les restes de celui qui un jour fut si puissant. La procession funèbre se composait de 4,000 personnes.

UNE NOCE AU PAYS DE CAUX.

Je fus invité en 1852, par un de mes amis intimes, cultivateur assés des environs de Fécamp, au mariage de sa fille. Cultivateur moi-même et né dans cette contrée de la Normandie, célèbre dans la Province, qu'on nomme Le Caux; mon goût pour les études de mœurs me présageait des observations intéressantes, bien que peu disposé à me joindre aux joies champêtres de nos paysans, je savais que le spectacle d'une noce cachoise offrirait un intérêt très-grand à mon esprit observateur, j'acceptai donc.

Six lieues me séparaient de Doudeville où habitait mon ami; je fis atteler mon tilbury et je partis de bon matin afin d'arriver la veille du mariage et de ne rien perdre des apprêts de la fête. Nous étions en mai; la route de première classe, qui conduit à Doudeville, est une des mieux entretenues du département de la Seine Inférieure; des pommiers séculaires la bordent des deux côtés, ils étaient couverts de fleurs et je voyageais véritablement au milieu d'un jardin.

Le pays de Caux s'étend de Dieppe au Havre le long de la mer, jusqu'à la Seine. Yvetot en est l'ancienne capitale.

A onze heures du matin je fis mon entrée dans la cour de la ferme; plusieurs voitures, charrettes, cabriolets et tilburys dételés, annonçaient la présence des premiers invités; je fus reçu à bras ouverts. Les travaux des champs étaient suspendus. Tous les domestiques étaient occupés à nettoyer les chemins sillonnant le vaste herbage, planté de gros pommiers, au milieu duquel étaient construits la maison d'habitation et les bâtiments ruraux. De grands fossés, élevés de quatre à cinq pieds, l'entouraient complètement. Les archéologues normands donnent à ces fossés, espèces de fortifications, une origine assez curieuse; les Normands des premiers siècles de notre histoire, pour protéger leurs exploitations agricoles, des incursions des Francs entouraient chaque ferme d'un immense fossé planté d'arbres de haut jet, ayant le double avantage de servir de blockhaus et protéger les arbres à fruit du vent de la mer. Leurs descendants ont continué cette coutume pour garantir les pommiers de la brise d'ouest, mortelle à ces arbres.

La cuisine que je traversai pour pénétrer dans la salle à manger était tellement encombrée de cuisinières et de femmes occupées à préparer le festin du lendemain, que j'eus peine à me frayer un chemin. Une table était couverte d'une centaine de grosses brioches sortant du four; et des piles de pains de 12 livres occupaient tout un angle de cette pièce. Un immense feu pétillait dans la cheminée. Une armée de casseroles chantait sur les fournaux. Un cuisinier, venu de la ville, commandait comme un général, au milieu de la bataille.

J'allai présenter mes hommages à la maîtresse de la maison et féliciter la future épouse. Le mariage civil et religieux devait être célébré le lendemain à 10 heures. Les couturières travaillaient aux derniers ajustements, aidées des conseils des dames les plus proches parentes, arrivées déjà. Une dizaine